



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Jeanne Lanvin

Issue d'un milieu très modeste, elle s'imposa comme l'une des plus grandes créatrices de mode des années folles et de l'entre-deux guerres.

1^{er} janvier 1867. Pour trois ans encore, la France se laisse aller à son destin impérial. A l'empire autoritaire né avec le rétablissement de la dignité impériale, le 2 décembre 1852, a succédé, depuis peu, un empire plus libéral. En ce début d'année 1867, Napoléon III se prépare à annoncer des « réformes utiles » qui se traduiront par une « extension nouvelle des libertés publiques ». A l'autre bout de Paris, dans un immeuble sans cachet situé au numéro 35 de la rue Mazarine, loin des Tuileries où réside l'Empereur, une enfant vient au monde. Jeanne Lanvin est la première née d'une famille qui, dans les années suivantes, s'agrandira de dix autres enfants. Les Lanvin sont modestes, très modestes même. Le père, Bernard-Constantin, de nature instable, ne cessera de changer d'emplois, passant du

statut de modeste employé de presse à celui d'ouvrier puis, au terme d'une lente descente de l'échelle sociale, de simple journalier. Encore la misère totale lui sera-t-elle épargnée grâce à l'appui de Victor Hugo. Le grand poète n'a en effet pas oublié Firmin Lanvin, le père de Bernard-Constantin, modeste ouvrier typographe qui, lors du coup d'Etat de 1851, n'a pas hésité lui prêter sa casquette, sa houppelande et son passeport, lui permettant ainsi de fuir Paris et de gagner un pays étranger. De retour en France en 1870, Victor Hugo ne ménagera pas son aide au fils de son bienfaiteur avant de se laisser peu à peu de ses foudres. Quant à la mère de Jeanne, elle a dû reprendre son activité de couturière pour nourrir sa progéniture.

L'enfance de Jeanne est ainsi placée sous le signe de la pauvreté. Est-ce parce qu'elle en fut privée enfant que, devenue adulte, elle collectionnera les poupées ? Peut-être. Aînée d'une famille dont les maigres ressources ne cessent de diminuer au rythme des naissances nouvelles, Jeanne, en tout cas, ne saurait être qu'une simple bouche à nourrir. Dès son plus jeune âge, elle aide sa mère dans les innombrables tâches du ménage. De cette enfance sans éducation, Jeanne Lanvin conservera toujours les stigmates, à commencer par une maîtrise médiocre de l'orthographe et une absence presque totale de conversation. En 1880, alors que l'ombre de la misère s'étend sur la famille, ses parents décident que l'heure est venue pour elle de travailler et de contribuer autant que faire se peut aux frais de la maisonnée. A 13 ans, la voilà apprentie chez une certaine madame Bonni, une obscure modiste de la rue du Faubourg Saint-Honoré spécialisée dans la confection de chapeaux. Depuis le début du XIXème siècle, le chapeau est devenu un véritable accessoire de mode qui fait l'objet de créations parfois délirantes. A l'aube des années 1880, on le porte plutôt petit, penché sur le devant de la tête, garni de fleurs, de rubans

et de voiles, ce qui suppose une main d'œuvre spécialement formée. Mais Jeanne Lanvin ne saurait prétendre encore devenir ouvrière modiste. Apprentie - on dit aussi « arpète » - elle est un peu la bonne à tout faire de l'atelier. Sa fonction principale consiste à courir tout Paris pour livrer aux clientes les chapeaux qu'elles ont commandés. Elle y gagne un surnom, celui de « petite omnibus », à cause de cette habitude qu'elle a de courir après l'omnibus afin d'économiser quelques sous. Econome, Jeanne l'est en effet, et le restera toute sa vie, veillant à ne pas dépenser les quelques piécettes qui lui ont été remises pour couvrir les frais de ses courses et qui viendront augmenter son maigre salaire - 25 francs par mois. Mais chez madame Bonni, Jeanne ne fait pas que livrer des chapeaux et, chaque soir, de nettoyer l'atelier. Dès qu'elle le peut, elle regarde le travail des ouvrières et apprend, par les yeux, à confectionner des chapeaux.

En 1883, après trois années passées à sillonner Paris, elle trouve une place dans la maison Félix, située elle aussi rue du Faubourg Saint-Honoré mais dont l'importance et la notoriété sont bien supérieures à celles de l'atelier de mode de



madame Bonni. Apprentie-modiste ! Jeanne, enfin, fait son entrée dans le Saint des Saint : l'atelier. Promue garnisseuse de chapeaux, elle s'initie à la sparterie fine, au chiffonnage des fleurs et des rubans et à l'assemblage des colifichets. Le soir venu, la jeune fille complète son salaire en confectionnant des chapeaux de poupées qu'elle vend dans les boutiques à jouets des environs. Mais la maison Félix n'est qu'une étape. Très mobiles, les ouvrières modistes ont depuis longtemps pris l'habitude de passer d'une maison à l'autre où elles peaufinent leur apprentissage. Jeanne Lanvin ne déroge pas à la règle. Après moins d'un an passé chez Félix, elle entre en effet chez Cordeau et Laugudin, une maison sise rue des Mathurins, où elle est promue première garnisseuse de chapeaux. Quelques mois encore et la voilà qui prend le chemin de Barcelone, en Espagne, chez une modiste réputée où elle exerce les fonctions de garnisseuse de modes. Depuis ses premiers pas chez Félix, cinq ans plus tôt, Jeanne Lanvin a bien changé. La confection des chapeaux n'a désormais plus de secrets pour elle. Le style des chapeaux lui aussi a beaucoup évolué. Les petits chapeaux garnis de fleurs et de rubans

ont en effet cédé la place à des couvre-chefs plus extravagants et plus larges, donnant une prime aux plus créatives des modistes.

En cette année 1885, Jeanne Lanvin a 18 ans et une solide expérience derrière elle. Si elle n'est pas riche, elle est parvenue à mettre de côté suffisamment d'argent pour envisager l'avenir avec confiance. Ce qu'elle veut désormais, c'est se mettre à son compte. Pour laisser libre cours à sa créativité mais, peut-être aussi, par soif de revanche et pour assouvir une ambition personnelle. L'atelier de confection de chapeaux qu'elle ouvre cette année-là rue du Faubourg Saint-Honoré, haut lieu de la mode et des frivolités depuis que Rose Bertin, la modiste de Marie-Antoinette, y avait ouvert sa boutique en 1770, est des plus modestes. Les débuts sont difficiles, tellement difficiles même que Jeanne, plusieurs fois, songe à renoncer. L'engouement dont bénéficient les chapeaux, la qualité de ses créations et l'acharnement au travail dont elle fait preuve finissent cependant par lui garantir un flux régulier de clientes. En 1889, elle se sent suffisamment assurée pour déménager dans un entresol situé 16 rue Boissy-d'Anglas, à deux pas



de la rue du Faubourg Saint-Honoré. Au fil des années, Jeanne étendra régulièrement ses ateliers vers les immeubles voisins, jusqu'au 22 de la rue du Faubourg Saint-Honoré, qui restera jusqu'à nos jours le cœur de la maison Lanvin.

Le véritable démarrage de sa maison, c'est en fait à sa fille Marguerite que Jeanne Lanvin le doit. En 1896, plus par souci des convenances que par véritable amour, elle a en effet épousé un certain Emilio di Pietro, comte de son état mais pour l'heure simple employé de bureau sans beaucoup de talents ni de moyens et dont elle divorce dès 1903, six ans après la naissance de Marguerite. Elevée en véritable princesse, « Ririte » comme sa mère la surnomme, devient l'inspiratrice de Jeanne Lanvin. Pour elle, la couturière crée ses premières collections de vêtements, sortant du « tout chapeau » pour, la première, lancer une idée promise à un bel avenir : la mode pour enfants. Blazer à boutons dorés, manteau d'hermine frangé de noir, blouse en broderie anglaise, tailles longues et droites accusant la sveltesse du corps et la fluidité des étoffes... Prenant le contrepied des tendances dominantes, Jeanne libère la silhouette enfantine, s'assurant un

franc succès auprès d'une clientèle parisienne aisée.

Comme le rappelle Jérôme Picon dans la biographie qu'il lui a consacrée (*Jeanne Lanvin*, Flammarion), Jeanne Lanvin fait son apparition sur la scène parisienne à un moment décisif de l'histoire de la mode marqué par l'émergence du couturier Paul Poiret - l'homme qui a aboli le corset, libérant ainsi la silhouette de la femme - et par l'apparition d'un véritable marché de la mode dont témoigne la multiplication des périodiques spécialisés comme la revue *Les Modes*, lancée en 1901. Le renouvellement des thèmes et des styles, qui assoit la réputation de Paris comme « capitale mondiale de la mode » et le développement très rapide de la clientèle créée en effet un véritable appel d'air dont la jeune maison Lanvin profite pleinement. Surfant sur le succès de ses collections enfants, Jeanne Lanvin est l'une des premières à diversifier ses créations, ouvrant dès avant la guerre des départements pour les jeunes filles et pour les femmes. Encore française pour l'essentiel, la clientèle de la maison apprécie particulièrement ses robes aux tailles hautes, longues et droites et aux finitions parfaites



Les Années Folles. C'est alors, dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale et qui précèdent la grande crise des années 1930, que la maison Lanvin atteint son apogée. A son zénith, elle emploie plus de mille ouvrières réparties dans près de vingt-cinq ateliers s'étendant eux-mêmes sur une demi-douzaine d'immeubles. Poursuivant sa politique de diversification, Lanvin a été la première des maisons françaises de haute couture à ouvrir, en 1925, un département pour homme, ce qui lui permet d'habiller toute la famille. Aux vêtements s'ajoutent bientôt les objets de décoration puis des parfums, dont le célèbre Arpège, créé en 1927 par André Fraysse, deux diversifications sur lesquelles Paul Poiret avait déjà bâti son succès. Puis viendront, comme autant de déclinaisons de la marque, Lanvin Fourrures, Lanvin Chemises et Lanvin Tailleurs. Vêtements et parfums sont désormais vendus par l'intermédiaire d'un réseau de succursales ouvertes dans les principaux lieux de villégiature - Biarritz, Deauville, Cannes, Le Touquet - mais aussi à l'étranger, où Jeanne Lanvin fait organiser des présentations de ses modèles qui lui valent très vite une aura internationale.

Désormais au sommet de sa gloire, Jeanne Lanvin habille les hommes et les femmes les plus élégants de l'époque - dont des actrices célèbres, comme Yvonne Printemps, son autre égérie. Elle compte même parmi ses clientes Eleanor Roosevelt, la femme du président des Etats-Unis. On s'extasie devant ses robes aux silhouettes longilignes, brodées et perlées, ses tenues pour le sport, ses robes de mariées et ses premiers tailleurs à l'architecture épurée, devant ses couleurs aussi, à commencer par le célèbre bleu Lanvin, créé en 1925, et pour la confection duquel elle se dote de ses propres ateliers de teinture. La clé de son succès ? Une inspiration puisée dans l'air du temps, notamment au théâtre pour lequel elle éprouve une véritable passion, mais aussi dans le passé, par exemple dans la Grèce Antique. Au 22 rue du Faubourg Saint-Honoré, où elle est installée, la créatrice de mode a accumulé une impressionnante documentation - livres, cartes postales, récits de voyages, bibliothèques d'étoffes... - dans laquelle elle puise son inspiration. L'autre clé de son succès, c'est l'organisation même de ses ateliers, tenus d'une main de fer et sur lesquels règne Mademoiselle René, sa plus proche collaboratrice, chargée de donner

vie aux modèles que Jeanne Lanvin, qui ne dessine pas elle-même, a conçus. Chaque matin, la créatrice quitte sa villa du Vésinet pour le Faubourg Saint-Honoré. Ne franchissent la porte de son bureau, frappée de la mention « Madame », que ses collaboratrices qui ont quelque chose à lui dire. « Madame » a en effet horreur d'être dérangée inutilement. « Quand je ne dis rien, c'est que j'approuve », a-t-elle coutume de dire. Au milieu des années 1920, elle fait construire par l'architecte Richard Bouwens van der Boijen, rue Barbet-de-Jouy, un hôtel particulier dont elle confie la décoration à Armand Rateau. Il y déploie d'étonnants mélanges de styles et d'extravagances audaces, comme la célèbre salle de bains, chef-d'œuvre de bronze et de marbre, qui sera photographiée du vivant même de Jeanne. Dans cet hôtel qui lui sert de refuge intime, elle collectionne les œuvres des artistes de son temps, notamment les peintres Vuillard ou Odilon Redon et les photographes Nadar et Paul Hoyningen Hue.

Jeanne Lanvin, dont Louise de Vilmorin, dans ses mémoires, dira qu'« elle se tenait à la place qu'un obscur instinct lui avait désignée et ne se sentait à son aise que dans sa maison

de commerce », régna sur la Maison Lanvin jusqu'à son dernier souffle, parvenant à surmonter la crise des années 1930 puis la guerre sans trop de casse et sans se compromettre. A sa mort en 1946, la maison échoit à sa fille Marguerite qui la dirigera elle-même jusqu'à sa propre mort, en 1958.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com